Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 2

Artikel: Pas d'accoo
Autor: A.C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-201894

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

arein se forma entre Jaman et le village fribourgeois d'Allières. Dans sa course désastreuse, il enleva de gros sapins, une douzaine de chalets, passa sur le cabaret d'Allières ; il scia la maison sur le rez-de-chaussée et enleva l'étage supérieur ; les habitants, qui se trouvaient tous au plainpied, en furent quittes pour la peur et la perte de l'étage.

(L'arein, ou avalanche de neige en poussière, se forme quand les montagnes, couvertes d'une neige fortement durcie par la gelée, viennent à recevoir une nouvelle neige sèche qui ne peut faire corps avec la première. Survient-il un vent violent, il s'empare de cette neige légère et la fait glisser sur les pentes roides en un tourbillon auquel rien ne résiste).

Un « ancien député » — du moins, signe-t-il ainsi — nous adresse les vers suivants. Nos députés actuels, qui se réuniront lundi au chef-lieu, auront sans doute plaisir à les lire au cours de la séance. Ils le pourront sans crainte de se compromettre, car le *Conteur* n'est pas un « journal de parti ».

Grand Conseil du canton de Vaud.

Séance du 2 décembre 1904.

Tandis qu'à la Cité le lourd battant s'ébranle,
Et que l'airain puissant gravement retentit,
Surpris à son dîner, le député de Brenle
Quitte aussitôt l'hôtel et, fier, se ressaisit.
Chatouillé par l'écho de *Mari-Madeleine*,
Il pense à son mandat, au Corps législatif,
Chemine à pas comptés, caresse sa bedaine,
Car son fauteuil l'attend, là-haut, c'est positif.
Et doucement bercé par le don-don sonore,
Emboîte le sentier qui mène au Grand Conseil.
Satisfait de lui-même, et pour que nul n'ignore
Le physique et l'emploi du citoyen Bouteil,
Vers le beffroi vibrant il dirige la tête,
Puis jette dans l'espace un regard triomphant ;
Fait encor quelques pas, hésite, enfin s'arrête.
Quant survient un collègue, il prend l'air bon enfant.
On atteint la Cité. Les voici dans la salle.
En attendant son tour pour répondre à l'appel,
Ne goûtant qu'à demi l'orateur qui s'emballe,
Il s'installe aussi loin du *groupe du soleil*
Que des représentants de l'ancienne *tenure*.
Par simple contenance, il tient un imprimé,
Sans doute les motifs de quelque loi future.
Il fait chaud, et Bouteil n'est point accoutumé
A pareille atmosphère. Il ouvre la *Tribune*.
(Le journal de parti se lit à la maison.)
Sous son air affairé, ne pense qu'à la lune !
Bientôt il tend la feuille à son ami Bizon.
On voit qu'il est à bout ; mais le débat commence,
Il ne pourrait sortir sans être remarqué.
Pendant qu'il se défend contre la somnolence,
L'un prononce un discours, aride, alambiqué ;
Un deuxième présente un nouveau point de vue ;
Déjà trois députés, las, se sont endormis.
Le murmure grandit ; on se croit à la rue.
Après délibéré, on passe au vote : *admis*.
Soudain le ciel se voile en profilant une ombre,
Bouteil ferme les yeux, s'oubliant à son tour.
Mais, dans son cerveau, se poursuit sans encombre
L'acte auquel, bien qu'absent, il assiste toujour.
Son souffle régulier, son visage immobile,
Le mettent à l'abri des regards malicieux.
Sa pensée est à l'œuvre et va son train tranquille,
De ci, de là, s'envole et voyage en tous lieux.
Mais voici qu'en rêvant il a pris la parole :

. . . . . .

« Ce n'est point par plaisir, car je suis peu causeur,
Votant la motion de mon ami Dubolle
Je veux tendre la main aux gens dans le malheur.
Oui, messieurs, secourons la petite ouvrière ;
Donnons-lui le repos qu'exige sa santé !.

Soulageons l'apprenti, l'enfant, la sommelière ;
Invoquons le progrès, la solidarité !
Unissons nos efforts, pour que bientôt on puisse
Réaliser enfin de si modestes vœux ;
Qu'on ne rencontre plus, dans notre chère Suisse,
Un seul homme impotent, un seul nécessiteux ! »

. . . . . .

Pendant qu'ainsi partait en louable carrière
Notre bel endormi, on soumettait aux voix
Justement cette loi protégeant l'ouvrière ;
Présentée à nouveau, on comptait, cette fois,
La voir sortir enfin vainqueur de la bataille.
On avait discuté, parlementé longtemps. [vaille !
Ce qu'on veut on l'obtient, pour peu qu'on y tra-
Il fallait aboutir. Certes il était bien temps !
Quand la présidence eut averti l'assemblée
Qu'on allait procéder à l'appel nominal,
Le silence troublé se rétablit d'emblée,
Car il devait servir de contrôle final.
C'était assez clair ; nul ne pouvait s'y méprendre :
Oui, pour les partisans ; pour les rejetants : *Non*.
Tous avaient réfléchi sur l'attitude à prendre,
Chacun se prononçait à l'appel de son nom.

. . . . . .

Bouteil ouvre les yeux, questionne et se renseigne.
Appelé, il répond : *Non*, et dit au voisin :
« Ce n'est pas le moment que je change d'enseigne !
N'êtes-vous pas d'accord qu'on va beaucoup trop [loin ?

* * *

Bouteil est généreux ; ce n'est pas un mensonge ?
Car il l'est, oui vraiment, mais il ne l'est qu'en [songe !

Un ancien député.

Dans les prix doux. — « Que pourrais-je bien donner à ma fiancée pour sa fête ! » se demande Jacques Peignette.

— Fais-lui demander adroitement ce qui lui ferait plaisir, lui suggère un de ses amis.

— Ce qui lui ferait plaisir ?... Je veux bien, mais ma bourse ne me permet pas d'aller jusque-là.

Réflexions d'un vieux mari : « Quand j'étais fiancé, c'est moi qui parlais et c'est ma future qui écoutait. Dans les premières années de notre union, ma femme parlait et moi j'écoutais. Maintenant, nous parlons tous les deux à la fois, sans nous écouter, et ceux qui prêtent l'oreille ce sont les voisins.

Une curieuse histoire.

La Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

II.

Il y avoit dans ce tems là à la Saraz un jeune homme, nommé Olivier, à peu près de l'âge de Cugny, fils du Notable du lieu, qui, bien que d'un état au-dessus du sien, vivoit familiérement avec lui, étoit son camarade, son ami ; les ames d'une certaine trempe s'appartiennent toutes. Cet Olivier, après son départ, le perdit de vue, et quelque tems après entra au service de l'Empereur, où ensuite il fut fait officier, quoiqu'étranger, sans autre récommandation que celle de son mérite. Etant revenu quelques années après en semestre chez son père, il eut une affaire d'honneur avec d'Asperlin de Raren, fils du Seigneur de Bavois. Celui-ci, enflé de sa naissance, *comme si elle eût été le fruit de ses travaux ou la récompense de son mérite*, eut avec Olivier en compagnie des airs de hauteur et des tons déplacés dans une occasion où il n'étoit question ni de rang ni de préséance. Le sot orgueil fut puni ; Olivier appella d'Asperlin en duel et le tua. Pour se soustraire à la rigueur des loix, il retourna à son régiment, où par ses talens et sa bonne conduite il fit son chemin ; il en étoit Major au siége de Bude, où étoit ce régiment, qui appartenoit alors à ce Prince Louis de Baden, si connu dans l'histoire de ce tems là.

L'armée Impériale étant rassemblée aux environs de Bude, le 18 Juin la place fut investie, et les travaux du siége commencerent avec une activité et un courage digne des Généraux qui y commandoient. C'étoit Charles, Duc de Lorraine, aussi célébre par ses malheurs que fameux par ses victoires. Il avoit sous lui le Duc de Baviére, et ce même Prince Louis de Baden dont je viens de parler ; deux des premiers Généraux de l'Europe. Ils pousserent leurs travaux avec tant de rapidité que le 13 Juillet ils firent donner un assaut où ils furent repoussés par la vigilance et les ressources d'Apti Bacha.

Cet échec semblant leur donner de nouvelles forces, le 23 ils le firent sommer de se rendre : le Comte de Königsegg, Aide de Camp Général de l'armée fut envoyé au Gouverneur avec une lettre du Duc de Lorraine, un interprête et un tambour. Après avoir convenu d'une suspension d'armes de deux heures, les Turcs vinrent au-devant de lui et reçurent la lettre qu'ils porterent à leur Commandant, et rapporterent sa réponse envéloppée dans un morceau d'ecarlatte, signe de la résolution où il étoit de se défendre jusqu'à la derniere extremité.

Cette lettre très courte étoit d'un stile à ne pas laisser de doute sur l'emblême de l'enveloppe ; elle étoit écrite en François, ce qui fit présumer que le Bacha étoit de cette nation.

Il étoit d'autant plus animé à prendre cette résolution desespérée que deux années auparavant son prédécesseur avoit fait lever le même siége à ce même Duc de Lorraine, qui venoit impérieusement le sommer de se rendre. Après un tel exemple il auroit cru se déshonorer ; il n'y avoit pour lui plus de milieu entre la mort et la victoire, dans un moment si décisif, c'est le terme de l'ambition des héros.

Cette réponse hautaine hâta les travaux du siége ; et le Grand-Vizir, qui étoit à la tête d'une armée d'observation, qu'on a dit n'avoir été forte que de trente mille hommes, voyant la place pressée sortit de son camp le 14 Aout, et parut en bataille. Le Duc Charles marcha à lui et le défit.

Enfin le 2 Septembre la brêche étant praticable, il fut arrêté dans un conseil de guerre qu'on donneroit l'assaut général le lendemain, mais qu'auparavant on envoyeroit au Bacha un homme de confiance pour lui offrir, avec une capitulation honorable, tout ce qui pourroit le tenter, en lui faisant voir que dans l'état des choses, la place seroit infailliblement emportée, lui et sa garnison passée au fil de l'épée, et la ville exposée à toutes les calamités d'une place prise d'assaut ; et comme on le croyoit François, on convint de s'informer s'il n'y avoit point à l'armée un Officier de sa nation à qui on pût confier en toute sûreté cette commission importante.

Le Prince Louis de Baden proposa Olivier, Major de son régiment, qui parloit bien François, sur qui d'ailleurs on pourroit se réposer avec une entiere confiance : il fut accepté. Le point essentiel de sa commission fut, de faire ensorte de parler au Bacha sans témoin, et de l'engager sous l'assurance des plus fortes récompenses à capituler ; le reste fut remis à sa dextérité et à son intelligence. Tous les autres arrangemens pris d'ailleurs le Major partit, suivi d'un ami Officier de l'armée, d'un truchement en cas de besoin, et d'un tambour. Il fut introduit dans la place et admis à l'audience du Bacha qu'il trouva lui troisieme.

Olivier bien éloigné de reconnoitre sous ce turban et à cette place son ancien camarade Cugny, le gardeur de chêvres de la Saraz, lui fit sa proposition avec autant de fermeté que de ménagement et de décence, et sans se douter de rien demanda au Bacha sa réponse.

Celui-ci qui, à chaque mot que lui avoit dit Olivier, s'étoit remis sa physionomie, rappellé son ton de voix et tous ses traits, qui font qu'on reconnoit à ne pas s'y méprendre ceux qu'on a autrefois beaucoup connus, eut peine à se contenir, et pour toute réponse dit à Olivier en patois, dialecte de leur pays, qu'ils parloient dans leur jeunesse : * *Fa retiri té dzeins, fari reteri lé min.* Il prononça ces mots fort vite pour ne pas être découvert ; et l'autre qui ne les avoit pas compris, croyant qu'il parloit Turc, en demanda l'explication à son Truchement, qui répondit qu'il ne le comprenoit pas ; sur quoi le Bacha reprit gravement et plus lentement ce même langage : ** Te dio, fa reteri té dzeins, fari reteri lé min. A cette fois Olivier frappé reconnut Cugny, et sans paroitre ému, ordonna à sa suite de se retirer ; Cugny en fit de même.

(A suivre.)

Pas d'accoo.

Melo dai Pariaudès et Julo, son vesin, n'îran pas sovint d'accoo.

Onna veilla de la senannà passâ sè trovâvan ti lé dou pè la pinta. Melo bévessaî on demi vilhô et Julo traî dè novi.

Quand su intrâ, bataillîvant dza fermo ; l'îran su lo chapitre daî merâclio.

* Fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens.

** Je te dis, fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens.

Melo desaî que dein lo teimps lé dzeins l'étan rudo bîte dé craîrè à toté clliaò gandoisès.

Julo sotegnaî lo contréro.

Quand l'an zu distiutâ fermo on momeint, Melo daî Pariaudès fâ à Julo :

— Ora l'é bon. te ne mè faret jamé à crairè, té, Julo, que Jonâ l'aussè pu restâ trai dzo dein lo veintro d'on pesson sin laî crévâ. Lo craî-tou, te, pire ?

— Bin su que lo crayo et que pu mîmamint té lo provâ tot lo drai. Quien adzo as-tou ?

— Ié cinquanté-cin ans. Quiet cin praòvè-te ?

— Cin praòvè, lai fâ Julo, que lai a cinquanté-cin ans que t'i dein la pi d'onna bîte et que te ne vaò pas craire que Jonâ aussè pu lai restâ trai dzo !

Cllia rémotcha a débatzi Melo daî Pariaudès et l'a rébatzi Melo dâi Meràcllio. A. C.

Offres de services. — Un de nos abonnés de la campagne nous communique la lettre suivante, qu'il a reçue dernièrement, en réponse à un avis inséré dans les journaux.

* * *

***, le . . . . . 1904.

Monsieur,

« Comme je savais lire dans le journal, vous engagez un jeune homme. Je voudrais partir bientôt et je n'ai pas encore une place, j'ai besoin à partir à Noël. Je ne sais pas encore très bien trairer, parcque je pouvait jamais exercer ça precque une année, mais jusqu'à une semaine, c'est sûr que je sais bien ça. J'ai fréquenté deux ans l'école primaire à *** et je suis déjà presque six mois à *** chez un paysan que je sais bien parler et écrire aussi. Mais que vous savais, je ne sais pas rester encore une anné chez vous, encore jusqu'à mois de juin ou juillet. Tous les autres ouvrages je sais faire bien. Je préfère à entrer chez vous le 15 décembre, si possible pas avant. Vous me voulez écrire de ça et aus quelle âge vous avez.

« Les meilleures salutations. »

***

Le triomphe du féminisme. — Mesdames, qui rêvez la conquête du monde, commencez par celle de vos maris. Pour cela, armez-vous d'un moule en terre à cuire. Après en avoir beurré le fond et le tour, garnissez-le de croûtons frits taillés de façon qu'après la cuisson, ils forment un second moule. Remplissez de marmelade de pommes et recouvrez entièrement de morceaux de mie de pain. Mettez sur un feu doux, ayant eu soin de placer sur votre moule un couvercle avec du feu. Laissez cuire pendant une demi-heure, renversez sur un plat et servez à votre seigneur et maître. S'il ne fait pas aussitôt sa soumission, c'est assurément qu'il a bien mauvais caractère.

Si quelqu'une de nos aimables lectrices connaît une meilleure recette pour préparer la *Charlotte*, nous lui serons reconnaissants de vouloir bien nous en faire part.

Genevois et Vaudois.

Nour relevons les considérations suivantes dans *La Presse*, de Genève. Mettez, n'est-ce pas, qu'il ne s'agisse ni du *Conteur*, ni de son *Almanach :*

* * *

Nous avons sous les yeux l'almanach du *Conteur vaudois* pour 1905. Il est bien illustré et bien écrit.

Nos excellents voisins et amis du canton de Vaud se plaignent parfois d'être blagués par les Genevois. Ils nous rendent bien d'ailleurs la pareille. Cela n'a pas d'importance pourvu que, de part et d'autre, on y apporte beaucoup de bonne humeur et un peu d'esprit. Mais nous savons bien que le peuple vaudois est bon, simple, attaché aux traditions et au langage du terroir, profondément patriote et honnête. Les publications du *Conteur* rendent admirablement les traits du caractère vaudois, et font revivre, avec un rare sentiment d'expression, les choses et les habitudes du passé.

Nous regrettons sincèrement qu'il n'existe aucune publication de ce genre à Genève. Envahis par une foule cosmopolite, serions-nous à la veille de perdre ce qui fait notre originalité ? Déjà, le patois genevois n'est plus qu'un souvenir. La vie est si courte et si intense que nous n'avons plus le temps ni l'occasion d'entendre raconter les histoires d'autrefois et nos particularités locales, de nous retremper dans les souvenirs de la vie genevoise. En revanche, saturés que nous sommes de la littérature des grands quotidiens étrangers, nos campagnes de presse sont devenues, comme dans un pays voisin, violentes, injurieuses, personnelles. Comme il vaudrait mieux connaître la campagne genevoise ! Qui nous en contera l'histoire et le charme ?

De mieux en mieux. — Nous avons, cet hiver, une troupe de comédie qui, d'emblée, a conquis tous les suffrages. Il y a foule à chaque représentation. Nous aurons mieux encore, si possible, mardi soir. **Silvain**, du Théâtre français, nous donnera *Le Père Lebonnard*, comédie en 4 actes de J. Aicard.

Cet artiste est merveilleusement servi par la nature : stature vigoureuse, voix virile et profonde, masque imprégné de la noblesse antique. *Silvain* est un maître dans l'art de dire ; il est un des artistes les plus fêtés du public et le professeur le plus recherché du Conservatoire.

M. *Silvain*, dit un chroniqueur, a fait du personnage de Lebonnard une des plus admirables créations dont un comédien puisse s'enorgueillir.

C'est donc pour mardi.

Trop conciliante.

Le juge de paix à une dame qui a la main un peu trop leste :

— Voyons, madame, puisque votre mari retire les propos qu'il a tenus sur votre compte, tâchez-voir de vous montrer conciliante, vous aussi.

— Eh bien, je lui exprime mes regrets des giffles que je lui ai données, je lui demande même pardon pour celles qu'il pourrait recevoir dans la suite.

L'œil n'y peut rien.

Nous extrayons d'une chronique du journal *Le Temps*, les intéressantes considérations que voici. Elles sont bien d'actualité :

Jamais l'imagerie n'a multiplié, comme aujourd'hui, ses produits ; jamais elle n'en a créé d'aussi jolis, d'aussi intéressants. Comparez aux très médiocres lithographies de votre enfance, les petites merveilles qui s'achètent à si bon compte dans toutes les papeteries, ou même qui sont distribuées gratis à titre de réclame. Regardez les affiches qui tapissent les murs des gares. Songez aux innombrables cartes postales illustrées.

Ne semble-t-il pas, qu'à force de regarder toutes ces images, les enfants devraient être beaucoup plus développés qu'autrefois ? Il leur suffit de feuilleter un album de cartes postales pour avoir comme une révélation précoce de l'univers. Comment la curiosité de l'esprit ne se développerait-elle pas, dans ces conditions ? La vue est, de tous nos sens, celui qui contribue le plus à l'éducation des facultés supérieures.

Eh bien, il n'y a pas du tout correspondance nécessaire entre ce développement du *visuelisme* et celui de l'intelligence. En fait, les enfants d'aujourd'hui ressemblent à ceux de tous les temps. Il en est qui surprennent parents, maîtres, amis, par la vivacité, la promptitude de la conception ou de l'expression. De ceux-là, il faut profiter pendant qu'ils sont tout jeunes, car rien ne prouve que ce bel élan se soutienne. L'effet inverse se produit également, tel enfant, qui ne marque guère, sera plus tard un homme de vrai mérite. Cela s'est toujours vu, et ce ne sont pas les plus jolies images du monde qui y changeront rien.

Sans doute, il est possible que le sens artistique, sollicité de si bonne heure et si instamment, chez les enfants, se développe plus vite, ou qu'il soit plus répandu chez eux qu'autrefois. Mais l'intelligence proprement dite, la faculté de penser, d'avoir des idées, de les lier en jugements, cette faculté-là ne doit rien à l'imagerie, pour bien des motifs, dont le principal est que toute image est strictement individuelle, tandis que l'idée est générale. Si le nombre des images qui frappe la rétine contribuait au développement de l'intelligence, il suffirait de tourner avec assiduité un kaléidoscope, pour devenir un penseur.

Rendons-nous bien compte que l'âge des cartes postales illustrées et des affiches polychromes ne marquera pas nécessairement un progrès dans l'histoire de l'esprit humain. Il n'appartient ni au dessinateur ni au photographe de faire qu'il y ait plus d'hommes intelligents... Et c'est dommage, car, outillés comme ils le sont, ils y réussiraient, si seulement ils y pouvaient quelque chose.

Nuance. — Un gendarme conduisait en prison un jeune homme qui avait volé.

— Tu vois, mon garçon, lui disait-il, où te mène ta mauvaise action. Tu vas être puni pour avoir pris le bien d'autrui.

— Pardon, monsieur le gendarme, ce n'est pas pour avoir pris que je vais être condamné, mais bien pour m'être laissé prendre.

Cambriolage. — Que pensez-vous des apéritifs ? demandait-on à un de nos vieux médecins.

— Rien de bon.

— Cependant, ils ouvrent l'appétit.

— Je ne dis pas non, mais je suis d'avis qu'il ne faut rien ouvrir avec de fausses clés.

Quatuor à trois. — Un musicien faisant partie d'un quatuor ambulant, jouant dans les rues, se fait arrêter, au moment de la quête, pour indélicatesse. On le conduit au poste.

Comme il est porteur de la caisse, ses camarades se présentent, un moment après, au bureau de police :

— Bonchour, mossié, venons chercher camarate.

— Votre camarade est au violon.

— Non, mossié, pas violon, drompette.

— Je vous dis qu'il est en prison.

— Ah !... Alors, mossié, quand sortir camarate ?

— Dans deux mois, peut-être.

— Oh ! alors, nous pas attendre,... c'est nous vorwærtz.

Les deux dernières de l'*Aiglon*, le grand succès actuel du Théâtre de Lausanne, auront lieu irrévocablement demain, dimanche, en matinée et le soir.

Jeudi prochain, quatrième soirée de gala. Autre succès ; succès de rire, cette fois : *La gueule du loup*, pièce en 3 actes de Hennequin et Paul Bilhaud.

* * *

Après les gros, les petits. — Aux éléphants-acrobates de M. Oxford succèderont, cette semaine, au Kursaal, les *Lylis*, acrobates-miniatures. On y verra aussi les *trois Daflis*, l'effroi des spectateurs, dans leur production terrifiante : Le Cercle de la Mort. A côté de cela, une foule d'attractions aussi variées qu'intéressantes.

Douleurs et rhumatismes

sont guéris rapidement par l'emploi de l'emplâtre Allcock, le veritable emplâtre américain, connu depuis plus de 60 ans. *Refusez les imitations.* Demandez dans toutes les pharmacies l'emplâtre Allcock. Les qualités réchauffantes de cet emplâtre, sans flanelle ni ouate, ne sont dépassées par aucun produit analogue.

La rédaction : J. Monnet et V. Favrat.

Lausanne. Imprimerie Guilloud-Howard.